

Appelez-nous pas
MATANTE !

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Gauthier, Francine, 1954-
Appelez-nous pas matante!

ISBN 978-2-89585-563-7

I. Titre.

PS8613.A963A66 2014 C843'.6 C2014-941273-8

PS9613.A963A66 2014

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture: filitova, Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Francine Gauthier

Appelez-nous pas
MATANTE !



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Il est plus facile de désintégrer un atome qu'un préjugé.

– Albert Einstein

*Je dédie ce livre à toutes les matantes de ce monde.
Votre contribution à le rendre meilleur m'a grandement inspirée.*

Anne-Marie

Je suis assise à la table de la cuisine, au beau milieu de la nuit. J'ai mon manteau sur le dos et le téléphone à la main.

Des ronflements ponctués de sifflements brisent le silence. Ils proviennent de mon mari, qui s'est endormi dans le salon devant la télévision, et aussi du chien couché en boule sur son tapis dans un coin de la cuisine. Compte tenu de mes fréquentes insomnies, mari et chien sont devenus insensibles aux bruits que je fais la nuit en parcourant les différentes pièces de la maison. Le concert se déroule rondement, sans interruption. Je me lève en soupirant, telle une spectatrice blasée. Mes rondouillards interprètes poursuivent leur symphonie nocturne, aucunement vexés.

Tandis que je repose le combiné sur son socle, un discret coup de klaxon à l'extérieur m'avertit que le taxi est déjà arrivé. Je ne suis pas étonnée que le chauffeur se soit empressé d'effectuer le trajet. Combien de fois ai-je rappelé pour annuler la course? Mes deux valises sont plantées dans le vestibule. De couleur noire, elles me font penser à des monuments funéraires: *Ici gît Anne-Marie Demers avant qu'elle ne prenne la fuite.* J'agrippe les poignées et tire; les roulettes tressautent

sur les carreaux de céramique. «Ta-que-tac! Ta-que-tac!» Je franchis le seuil, puis je referme la porte sans me donner la peine de la verrouiller. À quoi bon? Nous oublions toujours de le faire, de toute façon.

Je m'engage dans l'allée bordée de chrysanthèmes. Pourquoi ai-je planté ces fleurs dont l'odeur répulsive évoque la mort? Était-ce un geste prémédité, inconscient ou désespéré de ma part? Pauvres fleurs! Vos jours de gloire sont comptés. Dès le premier souffle glacial, vous courberez l'échine pour vous étioiler sous l'absence de lumière et finirez affalées sur le sol après une bonne bordée de neige. Le fatalisme de votre destin, qui s'apparente un peu trop au mien, me glace le sang.

Je ne me retourne pas, de peur de voir une main tirer le rideau du salon et d'apercevoir un visage à la fenêtre. Je serais alors tentée de rebrousser chemin, d'expliquer en long et en large ce que j'ai écrit à la hâte sur la note laissée bien en vue sur la table de la cuisine. Je rougirais de ma lâcheté en m'avouant coupable de désertion et j'encourrais la disgrâce en invoquant la folie passagère. Pour m'épargner l'humiliation, je franchis en courant les derniers mètres qui me séparent du taxi. Je confie les bagages au chauffeur, ouvre la portière et m'effondre sur la banquette arrière.

L'odeur d'after-shave mêlée à celle du petit sapin suspendu au rétroviseur me soulève le cœur. Ça aurait pu être pire! me dis-je en considérant l'intérieur faiblement éclairé par

le plafonnier. À cette heure de la nuit, il n'est pas rare de tomber sur une voiture ayant transporté un groupe de fêtards. L'ex-fumeuse intolérante aurait pu se sentir incommodée par les relents d'un cendrier débordant de mégots ou de joints, l'abus d'alcool faisant fi des interdictions. Ma jupe aurait pu se retrouver imbibée de bière renversée ou bien d'urine. Et mes doigts auraient pu entrer en contact avec de la gomme, des crottes de nez séchées, une flaque de vomi! Franchement dégoûtant!

Je me traite de bourgeoise encroûtée en me calant sur mon siège. Nul besoin d'un carrosse doré pour échapper à sa prison.

Je sursaute lorsque l'homme referme le coffre de la voiture. À la simple pensée des conséquences de mes actions, j'ai du plomb dans le ventre et les genoux qui s'entrechoquent. Dans quelques heures, mes proches seront informés de mon départ. Ils s'interrogeront sur les raisons de cette fuite. Deux clans se formeront par ma faute : ceux qui prendront ma défense en approuvant ma conduite et ceux qui me blâmeront en me traitant d'égoïste. «Charité bien ordonnée commence par soi-même», dit-on. Ouais!... Mon œil! Ce proverbe date de l'époque médiévale. Aujourd'hui, on te félicite ouvertement si tu veilles à ton bien-être, mais on te critique en privé si tu le fais passer avant celui des autres.

Ma main glisse vers la poignée. Soudain, elle s'immobilise, car je suis tiraillée entre l'envie et la peur. Ce court moment

de doute me perturbe davantage. Devrais-je renoncer à ce projet audacieux né de mes angoisses? Ne devrais-je pas plutôt attendre que mes craintes soient confirmées? Cette coupure radicale me paraît si déraisonnable, moi qui suis tout sauf cela pour ceux qui ont appris à me connaître. Le taxi n'a pas démarré; il est encore temps de reculer.

Le chauffeur s'installe derrière le volant et tourne la clé. La nausée me monte à la gorge, ce qui m'incite à entrouvrir la fenêtre. J'ai le front en sueur et ce n'est pas à cause de mes maudites bouffées de chaleur! L'homme actionne le compteur: le montant du tarif de départ s'illumine en vert. C'est sûrement un signe. Allez! Plus question de repousser l'échéance! J'ai déjà trop tardé. C'est maintenant ou jamais. Je dois m'accrocher à *maintenant*, faire une croix sur *jamais*.

— Je vous amène où, ma p'tite dame?

En fixant le crâne chauve qui dépasse à peine de l'appui-tête, je sourcille, car je me rappelle que le bonhomme m'arrive à peu près au menton!

— Avant de me conduire à l'aéroport, l'informé-je, je vous demande de faire une halte à un restaurant, rue Saint-Denis, pour que j'y laisse quelque chose. Je ne me souviens plus de l'adresse exacte, mais je vous indiquerai l'endroit lorsque nous serons presque rendus à destination.

Le chauffeur opine de la tête. Le taxi se met en route. Je me tourne vers la vitre arrière pour jeter un dernier regard à la maison. Personne ne court en criant mon nom à tue-tête : «Anne-Marie! Anne-Marie! Ne t'en va pas!»

— Vacances ou travail? demande le chauffeur d'un ton affable.

Spontanément, j'aurais le goût de lui répondre avec un grand sourire que j'ai décidé de vivre la vie que je me suis toujours imaginée avant qu'il ne soit trop tard. Mais à cause de l'état dans lequel je suis – et l'endroit étant propice aux confessions –, je lui confierais, la voix éteinte, que je quitte le pays en catimini, que mon existence ne sera certainement plus pareille à mon retour, que ma présence sera peut-être même indésirable auprès des personnes que j'aime le plus au monde.

Je choisis de me taire, car à cet instant précis nous passons devant le duplex de Laura qui habite à trois pâtés de chez nous. Je lève la main et souffle un baiser à ma fille aînée ainsi qu'à mes trois petits-enfants. Laura ne me pardonnera pas cette fuite. Je l'imagine me crier : «C'est complètement indigne de toi, maman!» J'incline déjà la tête, accablée à l'avance par la virulence de ses reproches. Si on exceptait sa condition actuelle, ma propre mère n'aurait jamais osé faire un geste pareil, même dans les pires moments de son existence.

Eh merde! J'avais réussi à retenir mes larmes jusqu'ici...

Les prunelles noires du chauffeur m'observent avec curiosité dans le rétroviseur. Je l'exhorte muettement à respecter mon silence. Pour éviter son regard inquisiteur, je ferme les yeux.

J'avais onze ans quand j'ai fait ma première fugue. J'en voulais tellement à mes parents – surtout à ma mère. Elle m'obligeait à porter des souliers bruns à la semelle gommée indestructible, tous les jours de la semaine, à l'école comme à la messe du dimanche ! Un jour où nous faisons des courses, nous étions passées devant une boutique de chaussures. Une jolie paire d'escarpins en cuir verni était exposée dans la vitrine. Un carton rouge mentionnait que le magasin les vendait au rabais. J'avais convaincu ma mère d'entrer, en promettant que je voulais seulement les essayer. Aussitôt chaussée, j'avais fait claquer les talons sur les tuiles de céramique en m'admirant de tous les côtés dans le miroir. Chic alors ! J'ai l'air d'une vraie demoiselle ! avais-je pensé, fière de mon apparence. Je m'étais retournée vers maman et l'avait suppliée du regard. Elle avait secoué la tête.

— Sois raisonnable, Anne-Marie ! Vu le peu de moyens dont nous disposons, il est impossible de nous permettre une telle extravagance. Et puis tu n'as pas besoin de souliers à talons. Tu es la plus grande parmi toutes les filles de ton école !

J'avais remis les escarpins dans leur boîte en ravalant mes larmes.

Le lundi suivant, l'insupportable Maude Trudeau avait fait une entrée remarquée en classe avec les chaussures que ma mère avait refusé de m'acheter. Mes camarades s'étaient exclamées d'admiration tandis que, moi, je n'avais qu'une envie : les lui arracher des pieds et partir avec elles en courant ! Elle pouvait porter n'importe quoi, mais pas MES souliers...

Ça semble vraiment puéril en y repensant aujourd'hui. Mais j'étais au seuil de l'adolescence, l'âge où le moindre incident mineur frôle la catastrophe.

Un examen de mathématiques était au programme, ce jour-là. Mon regard ayant eu une fâcheuse tendance à s'attarder sur les pieds de Maude Trudeau, assise de biais à ma gauche, j'avais de toute évidence très peu réfléchi aux questions. À la fin de la journée, la maîtresse avait déposé ma copie sur mon bureau en exigeant que je la fasse signer par mes parents avant de la lui remettre le lendemain. Hishhhh ! Mon examen était truffé d'erreurs et marqué d'un colossal C-.

D'accord ! C'était vraiment médiocre, mais j'avais tout de même évité l'échec, non ? !

Malheureusement, mes parents ne l'avaient pas vu de cette manière. Ils prônaient tous les deux l'excellence sur le plan scolaire – habituellement, je me montrais à la hauteur. Déçue, ma mère m'avait demandé des explications. D'une voix indignée, je lui avais fait savoir que la faute lui incombait.

J'avais ajouté que si elle m'avait acheté les fameux souliers à talons, elle aurait eu entre les mains une copie annotée d'un admirable A+.

En plus de lui avoir présenté ce piètre résultat, j'avais eu le culot de la provoquer !

La colère avait vite remplacé la déception sur le visage maternel. Ma mère avait sorti un paquet cadeau du placard à balais. Elle l'avait déposé sur la table de cuisine et s'était mise à en déchirer le papier d'emballage, découvrant ainsi une boîte de chaussures. Elle avait l'intention de me faire une surprise en m'offrant les escarpins convoités pour les vacances de Pâques qui tombaient dans un peu plus de cinq jours. Or il fallait les retourner maintenant en raison de ma mauvaise conduite, m'avait-elle annoncé en soupirant. «N'est-ce pas, Robert?» avait-elle lancé à mon père. Ce dernier s'était contenté de grommeler. Il était toujours de mauvais poil quand il était affecté de nuit... En courant, j'étais allée m'enfermer dans ma chambre. La leçon avait été trop dure. Cette nuit-là, j'avais fugué, avec la certitude que j'étais une enfant incomprise et maltraitée.

Ma mère m'avait retrouvée toute recroquevillée sur un banc de parc, à moitié morte de froid et de peur. Elle m'avait tendu une main et m'avait reconduite à la maison sans me sermonner. Je me souviens que son visage reflétait un soulagement identique à celui que j'éprouvais.

Maman Bernadette, je donnerais tout ce que je possède aujourd'hui pour que tu viennes me chercher et me ramène chez moi!

Comme le taxi circule maintenant rue Saint-Denis, j'indique au chauffeur que nous approchons du restaurant où nous devons effectuer un arrêt.

— Après le prochain feu de circulation, vous verrez un bâtiment à la façade en brique rouge, dis-je en pointant vers l'endroit en question. Je n'en ai pas pour longtemps, ajouté-je quelques instants plus tard, avant de sortir du véhicule.

Après avoir glissé l'enveloppe rose dans la fente de la porte, je regagne le taxi. Celui-ci prend ensuite la direction de l'aéroport.

Cette lettre est destinée à mes trois amies d'enfance. Frédérique, Susan et Charlotte se rassembleront, ici, ce soir, comme convenu entre nous. Que décideront-elles au terme de leur lecture? Me laisseront-elles tomber, jugeant mes demandes trop exigeantes? Au nom de notre amitié, j'ose espérer qu'elles me soutiendront envers et contre tous.

Qu'est-ce que je dis là? Je suis convaincue qu'elles m'aideront. Sinon je ne serais jamais partie.

Nous avons plus ou moins cinq ans lors de notre première rencontre, une veille de Noël. Filles d'agents de police, nous participions à une des nombreuses activités sociales organisées

par la Fraternité des policiers et policières de Montréal. Après que nous eûmes surmonté notre gêne, une franche camaraderie s'était installée au sein de notre groupe. On aspirait toutes à devenir plus tard des policières ; certaines rêvaient de revêtir le costume, et d'autres, l'étoffe du héros. Frédérique est cependant la seule d'entre nous qui a suivi les traces de son paternel. Après avoir pris sa retraite, elle a choisi le métier de fleuriste. Pour ma part, j'ai fait carrière dans l'enseignement pendant plus de trente ans. Susan exerce toujours la profession d'avocate. Et Charlotte, qui a maintes fois changé de travail, est actuellement assistante dentaire.

Depuis la fin de nos études, nous nous réunissons le deuxième mardi du mois. Nous avons défini quatre critères de sélection afin de cibler l'endroit idéal de nos retrouvailles, baptisées *Mardi absolument*.

Pas trop éloigné de nos lieux de travail de manière à nous faciliter l'accès après une rude journée.

Pas trop chic parce que nous ne voulions pas nécessairement nous mettre sur notre trente et un chaque fois.

Pas trop cher parce que l'une d'entre nous n'a pas contribué à un régime de retraite – il est fort simple de deviner laquelle.

Pas trop discret de façon à ce que nos discussions passionnées puissent se perdre dans le brouhaha des conversations.

Nous avons donc jeté notre dévolu sur ce restaurant, rue Saint-Denis, qui nous a servi – selon l'ordre chronologique des différents propriétaires – de l'italien, de la bouffe végétarienne, un menu de type bistrot, puis, dans le cas présent, de la cuisine sichuanaise.

Dans le but de préserver notre amitié, nous ne tolérons aucun manquement à ce rendez-vous. À part les fois où nous avons dû nous rencontrer à l'heure du midi parce que Frédérique travaillait de soir ou de nuit, nous n'avons contrevenu à l'entente qu'en trois occasions seulement. Donner naissance à un enfant représentait une raison assez valable! Par conséquent, notre *Mardi absolument* s'était tenu dans la chambre d'un hôpital lorsque j'avais accouché de mes deux filles, et Susan, de son garçon.

Mes amies me pardonneront assurément mon absence, mais elles se questionneront au sujet de ce départ précipité. Je sais qu'elles ne m'auraient pas laissée partir si je leur avais fait part de mes intentions. Elles auraient voulu m'accompagner pour me prodiguer attentions et conseils et essayer de me raisonner. Le but principal de ce voyage est connu de moi seule. Le temps n'est pas encore venu de leur révéler la vérité à ce sujet.

— Nous sommes arrivés, m'avertit le chauffeur pour me sortir de ma rêverie. Je vous dépose au quai de quel transporteur?

— Cubana.

— *Mi patria de origen!* s'écrie-t-il avant de me confier qu'il a quitté ce pays, cinq ans auparavant, pour des raisons économiques. Vous avez choisi un bien mauvais moment pour vous y rendre, *señora*.

Choisi n'est pas le bon terme; il faudrait plutôt parler d'obligation.

— En octobre, l'île risque d'être balayée par des ouragans, ajoute-t-il pendant que je règle le prix de la course et lui glisse un généreux pourboire.

Si le ciel me tombe sur la tête, ce ne sera pas une coïncidence fortuite, pensé-je en dépliant mes longues jambes pour sortir du taxi.

L'exilé cubain me remet mes bagages, puis je m'éloigne d'un pas décidé.

— *Vaya con Dios!* me lance-t-il au moment où je m'engage dans les portes tournantes.

Je trouve la force de sourire. C'est rassurant de savoir que le Tout-Puissant veille sur vous quand la vie vous prédestine possiblement à la damnation.

Frédérique

— Au nom d'une fleur, bonjour ! dis-je d'une voix agréable après avoir répondu au téléphone.

— Une douzaine de vos plus belles roses, s'il vous plaît.

— Avec plaisir, madame. Qu'est-ce que j'écris sur la carte ?

— «Merci de m'avoir cocufiée en couchant avec mon mari. Je suis heureuse de t'annoncer que je m'apprête à faire de même avec le tien.»

* * *

— Au nom d'une fleur, bonjour !

— Je voudrais faire livrer un bouquet d'œillets au Théâtre du chat tigré, à la première représentation.

— Vous vous moquez de moi ! Tout le monde sait qu'envoyer ce type de fleurs à un artiste un soir de première est un présage de malchance...

— Madame, je ne vous paie pas pour que vous me donniez votre avis.

* * *

— Au nom d'une fleur, bonjour!

— C'est pour une naissance.

— Vous êtes le papa? demandé-je avec un sincère intérêt.

— En effet! C'est ce qu'elle m'a dit.

— Félicitations, monsieur! C'est un garçon ou une fille?

— Les deux! Un seul aurait suffi, il me semble... Ça vous tenterait d'en avoir un?

* * *

— Au nom d'une fleur, bonjour!

— Je voudrais une couronne funéraire. C'est pour mon mari qui vient de décéder.

— Mes condoléances, madame. Quelle somme prévoyez-vous déboursier pour cet arrangement floral?

— En auriez-vous une autour de dix dollars? Il était tellement pingre de son vivant.

— Pour ce prix, vous pourriez acheter de très belles fleurs en plastique au Dollarama, indiqué-je, passablement irritée.

— Oh merci! C'est une excellente idée. Je...

Je lui raccroche au nez en regardant ma montre. Ouf! Je suis soulagée de constater qu'elle marque dix-huit heures. Une minute de plus et je devenais complètement dingue! Cette journée interminable m'amène à regretter d'avoir injecté presque toutes mes économies dans cette boutique de fleurs. Ai-je pris une décision trop hâtive en me lançant à mon compte après mon départ à la retraite? En tout cas, j'ai eu tort de penser qu'en choisissant ce métier je n'aurais plus à prêter l'oreille à un méli-mélo d'histoires conflictuelles.

J'attrape mes clés et m'empresse d'aller verrouiller la porte d'entrée. Ce faisant, j'aperçois la pleine lune à travers la vitre: cela explique l'humeur massacrant des clients. Eh oui! J'aurais dû m'en douter. Durant ma longue carrière de policière, j'ai maintes fois fait face à des situations de crise sous ce cycle particulier de lunaison. Il n'influence pas seulement les marées; il exerce aussi son emprise sur les esprits tordus.

Faits divers du *Journal de Montréal* du 12 juin 1976: *Un homme abat froidement un patrouilleur de la Communauté urbaine de Montréal lors d'une intervention policière dans l'arrondissement de LaSalle. Le sergent Alexandre Dussault a malheureusement succombé à ses blessures. L'agent Frédérique Lavoie, qui faisait équipe avec la victime, a dû être soignée pour un violent choc nerveux. Comble d'infortune, les deux policiers devaient s'épouser le mois prochain. Des funérailles civiques sont prévues...*

Alexandre et moi travaillions en tandem depuis l'automne précédant sa mort. Je venais tout juste de quitter l'École nationale de police tandis qu'il cumulait déjà dix années d'expérience. Nous répondions à un appel de détresse. J'étais au volant de la voiture de patrouille et nous filions à vive allure, la sirène actionnée et les gyrophares allumés. Avec son calme habituel, Alex me répétait les consignes à suivre dans le cas d'un drame conjugal. J'essayais de tempérer ma nervosité, même si ce n'était pas le premier cas similaire auquel j'assistais. À notre arrivée, nous avons aussitôt repéré le couple en crise qui s'affrontait en plein milieu de la ruelle. Une colère mal contenue déformait les traits du gaillard qui titubait, visiblement intoxiqué ; la peur se peignait sur le visage de la femme qui serrait un bambin contre sa poitrine. Un attroupement de curieux les entouraient. Certains riaient en se moquant d'eux, tandis que d'autres les observaient en silence.

Pendant que nous marchions vers eux, Alex m'avait demandé de disperser la foule. Il s'était ensuite approché du couple afin de juger de l'ampleur du problème. Piqué au vif par notre intrusion dans la querelle, l'homme avait accablé d'injures mon compagnon en l'exhortant de se mêler de ses affaires. Puis, sournoisement, il avait retiré une arme de sa poche et l'avait pointée sur moi en hurlant : « Toi aussi, la femme police, décâlisse ! » Je lui tournais le dos à ce moment, occupée à éloigner les gens. En voulant me protéger, Alex s'était interposé. Le coup était parti, l'atteignant en plein visage.

Homicide non prémédité...

Le meurtrier d'Alexandre est sorti de prison après seulement dix ans de détention. Selon mes sources, il végète pas loin d'ici dans une résidence pour personnes âgées. Quant à moi, je purge ma peine en me reprochant tous les jours mon erreur d'inattention. Le droit à la vie de l'assassin, tout autant que le mien, représente à mes yeux un grave cas d'injustice, car nous sommes tous deux responsables de la mort d'un homme.

Je détourne mon attention de l'astre lumineux. Par expérience, je sais que tout reviendra à la normale, ou presque, dès la prochaine lune. Bien que je m'estime compétente dans le nouveau métier que j'ai choisi, je ne pourrai jamais tirer un trait définitif sur ma première profession. Reléguer mes instincts de flic aux oubliettes semble aussi irréaliste qu'impensable.

De retour au comptoir, j'ouvre la caisse enregistreuse pour prendre les billets de banque et les reçus de transaction. Je glisse le tout dans le petit coffre-fort dissimulé dans un tiroir et remue en tous les sens le barillet de la serrure à combinaison. Le dépôt devra attendre à demain, puisque ce soir, c'est *Mardi absolument*. Avant de partir, je jette un regard circulaire à ma boutique. À la vue des arrangements floraux disposés ça et là parmi les objets décoratifs, un sourire satisfait se dessine sur mes lèvres. D'accord, les clients m'ont exaspérée aujourd'hui,

mais j'adore mon boulot. En devenant fleuriste, j'ai accompli mon rêve de jeune fille. Bien des gens seraient surpris s'ils apprenaient cela. Même mes trois amies d'enfance ignorent que ce désir me tenaillait depuis l'adolescence.

À l'époque, il était hors de question que je ternisse l'honneur de la famille en choisissant un autre métier que policière. J'ai toujours prétendu avoir l'écusson de police tatoué sur le cœur, tout comme mon père et mon grand-père. Ces derniers n'ont pas manqué de me rappeler de leur vivant que je devais accomplir ma *job* aussi bien – et même mieux – qu'eux. Cela a fini par porter ses fruits. Mes années de service conjuguées à ma conduite irréprochable m'ont valu le grade de lieutenant, un titre fort honorable bien que j'aie maintes fois enfilé mon uniforme avec une grimace de dépit. À la fin de mon quart de travail, il m'était difficile d'oublier les événements fatals et les crimes odieux dont j'avais été témoin. La détresse humaine me donnait plutôt toutes les raisons du monde de renoncer aux ambitions familiales. Si ce n'avait été de Marc-André Bergeron, mon partenaire des vingt-trois dernières années, j'aurais remis ma démission il y a bien longtemps.

Le premier jour de mon retour au travail, un an après la mort tragique d'Alexandre, avait été particulièrement pénible.

— Marc-André, j'étouffe...

— Prends une bonne inspiration! m'avait-il recommandé avant d'aspirer lui-même une bouffée d'air. Détends-toi, Fred... Je vais démarrer la voiture seulement quand tu seras prête.

— Ça n'a aucun sens! lui avais-je répliqué, dans un état de panique. Tu risques de mourir si tu patrouilles avec moi.

J'avais ouvert la porte du véhicule, sur le point de m'enfuir à toutes jambes.

— Attends! s'était-il écrié en me retenant par le bras. Si tu refuses d'être ma coéquipière, le capitaine te renverra en congé de maladie, ou pire encore, il t'assignera à des tâches administratives.

— Ce serait peut-être mieux comme ça...

— Fais-moi confiance. Je ne te lâcherai pas d'un poil partout où nous irons. Je serai ton ange gardien jusqu'à ce que tu me dises, un jour, de «décrisser»!

— Pfft! Un ange qui sacre... On aura tout vu!

J'avais éclaté de rire. Je ne croyais plus en être capable.

— On peut y aller, maintenant? avait demandé Marc-André en approchant sa main de la clé de contact du véhicule.

À contrecœur, j'avais refermé la porte et bouclé ma ceinture.

— Il paraît qu'il faut trimer dur pour gagner son ciel, avais-je murmuré d'un ton résigné. Aussi bien commencer aujourd'hui ! D'accord, tu peux démarrer.

En travaillant en équipe avec Marc-André, j'avais obtenu encore plus que la vague promesse d'un paradis : cela m'avait valu une affection digne de celle d'un frère jumeau.

J'enfile ma veste de sport et me coiffe d'un casque protecteur. Le tout premier jour de ma retraite, j'avais décidé de laisser pousser mes cheveux coupés à la garçonne – cette coiffure avait facilité la vie de la policière au quotidien. À présent, les boucles folles de ma crinière brune s'échappent du casque pour me chatouiller agréablement les oreilles et la nuque. J'attrape mon vélo ultra-performant et traverse l'atelier situé derrière la boutique. Une fois dehors, je lève le nez et ferme les yeux en respirant à pleins poumons l'air vivifiant d'octobre. J'ai toujours préféré les saisons froides à la torpeur estivale. J'enfourche la bête de métal avec l'agilité d'une cycliste aguerrie et appuie à fond sur les pédales. Après avoir zigzagué entre les poubelles renversées par les bourrasques de vent, je débouche à toute allure de la ruelle.

J'étais âgée d'à peine vingt ans quand je m'étais amusée à me maquiller avant une soirée dansante. Ma bouche ourlée de rouge et mes yeux noirs savamment fardés avaient déclenché une avalanche de compliments au sein de mon groupe d'amies.

— Oh wow! s'étaient exclamées les filles en chœur.

— Tu ressembles à Audrey Hepburn, l'icône du cinéma! avait mentionné Anne-Marie.

— Frédérique est encore plus belle! avait corrigé Charlotte, son regard plus expressif que d'habitude.

En général, j'étais difficile à intimider, mais cette fois-là je m'étais transformée en biche effarouchée. Faisant fi des implorations de mes copines, je m'étais vite débarbouillée.

— J'ai la désagréable impression qu'en affichant outre mesure ma féminité, avais-je déclaré, je me mets en position de vulnérabilité. Cet état est à proscrire dans l'exercice de mes futures fonctions.

— Oui, mais tu n'es pas en devoir, ce soir, m'avait souligné Susan, surprise de mon attitude.

— Flic un jour, flic toujours! avais-je rétorqué sur un ton sans appel.

Je dévale la pente en guettant tout danger potentiel de collision sur mon chemin. En jouant de prudence et de chance, j'ai réussi jusqu'à aujourd'hui à ne pas figurer sur la liste des cyclistes amochés. Je passe devant le poste de police de l'arrondissement où j'ai travaillé. Je jette un regard au bâtiment qui s'élève sur quatre étages. Derrière une de ces fenêtres surdimensionnées se trouvait jadis mon bureau. Je

pouvais y apercevoir le versant sud du mont Royal à l'extrémité de la rue. Ça me fait tout drôle de penser que quelqu'un d'autre occupe à présent la pièce. Cette tranche de vie est bel et bien révolue, me dis-je en songeant que le temps s'était écoulé à toute vitesse – tout comme l'allure à laquelle je file maintenant.

À l'intersection suivante, je m'immobilise au feu rouge. Les deux gars dans la voiture à côté de moi me font de l'œil. On me répète sans cesse que je ne fais pas mes cinquante-deux ans. « Comme vous paraissez jeune ENCORE ! » « Vous êtes ENCORE si belle ! » « Wow ! Vous êtes ENCORE tellement en forme ! » Je résiste à l'envie de répliquer : « Hé ! les p'tits comiques ! Ne vous épuisez pas à la tâche ! Il n'est pas ENCORE arrivé le temps de me remiser avec les antiquités. »

Les femmes matures ne sont pas toutes des pantouflardes, des manufactures de sucre à la crème, des bobonnes râleuses, des adeptes du dalaï-lama ou d'Éric-Emmanuel Schmitt, des fanatiques de Star Académie, des disciples du Nouvel Âge ou des férues de décoration kitsch. Plusieurs d'entre nous aiment fêter jusqu'aux petites heures ; flirter avec Pierre, Jean, Jacques, à défaut de Patrice, Raphaël ou Benoit ; ratisser les magasins pour dénicher la paire de Manolo Blahnik qui nous coûtera la moitié de notre paie. Nous conduisons des motos et des chars d'assaut, escaladons des montagnes, courons des marathons, plongeons en eaux troubles, dirigeons des entreprises, gouvernons des pays...

Je me retiens d'en rajouter, ne voulant pas passer pour une féministe frustrée qui n'a pas le sens de l'autodérision.

Je repars dès l'apparition du feu vert. À l'angle de la rue suivante, j'effectue un virage à droite. J'y vais de quelques coups de pédales, puis j'arrive au restaurant que nous avons choisi pour nos rencontres mensuelles. Après avoir soigneusement cadencé mon vélo à un support, je retire mon casque et fourrage dans ma chevelure.

J'ai hâte de voir mes amies d'enfance. Bien que je passe des heures à converser avec elles au téléphone ou à leur expédier des textos, nous avons toujours quelque chose d'intéressant à nous raconter. Il n'y a pratiquement aucun temps mort entre nous ; si nous étions payées aux mots qui s'échappent de notre bouche et pour chaque minute inscrite sur ma facture salée de cellulaire, nous serions millionnaires. Au fait, quelques minutes après mon départ de la boutique, j'ai perçu les vibrations de mon appareil : une de mes amies s'impatiente probablement. Par déduction, j'imagine que ce n'est pas Charlotte : elle oublie constamment de recharger les piles de son téléphone parce qu'il repose toujours au fond de son sac à main. Et cela me surprendrait qu'il s'agisse d'Anne-Marie, car madame a une sainte horreur des BBB : bébelles bruyantes et barbantes.

Je fouille dans ma poche. Je parie sur Susan !